Hebdomadaire ☎ 01 48 88 48 48
T.M. : 620.000 ex. L.M. : 6.634.000
MER 31 MAI 2000
Télérama

Petite Chérie

Un mythomane s'incruste dans une famille trop normale. Un regard aigu sur l'horreur domestique.

Le mariage d'un pervers et d'une ingénue ? Pas si simple ! Anne Villacèque réalise une première fiction tout en nuances.

C'est l'un de ces lotissements pavillonnaires aussi faux que des maquettes. Maisons et jardins identiques, arbustes et réverbères au garde-à-vous. Un monde de silence uniformisé et symétrique, de temps à autre transpercé par des aboiements de chien. Ici habite Sibylle. Elle a 30 ans, en paraît 40, parfois 16. Fille unique, ses parents la couvent comme une enfant.

Son visage ingrat mais changeant est une énigme. Encore vierge, encore chez papa-maman, elle attend le prince charmant, absorbée dans des lectures à l'eau de rose. Surgit un intrus : Victor, « *comme or, comme predator* », jeune et bel homme, propre sur lui. Il vient de nulle part, a beaucoup voyagé sans aller très loin. SDF déguisé en cadre cravaté, il ne quitte jamais sa mallette en cuir noir. Quand Sibylle croise le regard de cet étranger dans un train, c'est le coup de foudre. Quelques semaines après, ou bien quelques mois – on perd avec délice la notion de durée dans ce récit savamment elliptique –, Victor le mythomane s'est incrusté dans la maison familiale, où on l'a secrètement accueilli comme le sauveur.

Anne Villacèque, qui passe ici pour la première fois à la fiction après plusieurs documentaires remarqués (dont *Les Infortunes de la vertu*), s'est lointainement inspirée d'un fait divers, dont elle a surtout voulu retenir les incongruités. Tout un florilège de petites choses troublantes, des détails qui tuent, comme on dit. Dans cette affaire, Victor apparaît d'abord comme un arrogant doublé d'un salaud. Mais sa cruauté est tellement flagrante et grossière qu'on s'interroge. Pas du genre à manipuler ses « victimes » en finesse. Il tape ouvertement du fric à Sibylle et la rabaisse souvent. Avec les parents, qu'il escroque, il est à peine plus aimable. Alors, quoi ? Personne pour réagir dans cette maison ? Non, et c'est là bien sûr que le malaise devient intéressant.

C'est un cauchemar calme, une histoire d'horreur domestique sur un couple mal assorti et des parents aveugles, hébétés de normalité, la mère frivole, gentiment castratrice, et le père absent, l'air résigné (l'inattendu Patrick Préjean). Cinquième locataire, la réalisatrice est postée aux quatre coins du pavillon. Elle examine à la loupe les gestes et les regards, glane des micro-événements, mais ne prend parti pour personne. L'action

se passe au quotidien, en peu de mots et peu de plans, selon une rigueur géométrique et chromatique proche d'un tableau abstrait.

Distancié mais implacable, le film est parfois très dur, surtout dans l'intimité de Victor et Sibylle, lorsqu'il exige d'elle, totalement soumise, un strip-tease humiliant, condition *sine qua non* pour pouvoir bander. Ou bien, caprice absurde, lorsqu'il pousse les parents à acheter une chambre tape-à-l'œil et hors de prix, alors qu'elle l'intéresse à peine. Un pervers et une ingénue ? Un arnaqueur et ses pigeons ? C'est forcément plus compliqué. La réalisatrice recueille aussi des indices pour corroborer l'idée qu'il n'existe pas une explication unique au drame final. Mais un faisceau de raisons et de tropismes.

Entre un père passif qui ne dit rien et une mère infantilisante qui mise tout sur l'apparence (pour masquer la laideur de sa fille ?), Sibylle n'est pas gâtée. L'image de la famille, piège sournois et poisseux, n'est guère avantageuse. Mais Anne Villacèque dépasse cette charge attendue, déjà vue, en parvenant à rendre ses personnages intrigants à force de naïveté opaque et, pourquoi pas, cocasses. De même qu'il n'est pas interdit de voir ce huis clos comme une comédie noire très pince-sans-rire, on peut aussi être attendri par ces gens incapables de changer, de rompre avec un univers ordonné, et qui s'arrangent de leurs frustrations, en niant une part de la réalité. Sibylle est abusée ? Qu'importe, puisqu'elle aime follement. Victor n'est pas à sa place ? Non, mais il a un toit, et puis cette Sibylle l'aime tant...

Des zones d'incertitude demeurent, volontaires. Et c'est très bien ainsi. Sur l'identité de Victor, sur son passé et ses journées de vide effrayant qu'il est contraint de combler ailleurs (impossible alors de ne pas songer à la fameuse affaire Romand, objet du récent bouquin d'Emmanuel Carrère). Sur les parents, qui semblent s'attendre au pire, qui semblent aussi parfois feindre de tout ignorer. C'est peut-être ce qui glace et réchauffe en même temps le plus : cette sorte d'interaction mystérieuse entre des gens insatisfaits qui se trouvent, se complètent et se supportent jusqu'au vertige, jusqu'au grand plongeon libérateur. Au final, rien ne dit que Sibylle n'ait pas été profondément heureuse. Bonheur aberrant ? Et alors ? ●

Jacques Morice

Français (1h46). Réalisation : Anne Villacèque. Scénario : A. Villacèque et Elisabeth Barrière-Marquet. Image : Pierre Milon. Montage : Anne Riegel. Avec : Corinne Debonnière (Sibylle), Jonathan Zaccaï (Victor), Laurence Février (la mère), Patrick Préjean (le père). Production : 3 B Productions. Distribution : Tadrart Films.

Hebdomadaire ☎ 01 48 88 48 48
T.M. : 620.000 ex. L.M. : 6.634.000
MER 31 MAI 2000
Télérama

Anne Villacèque dépeint la France comme un pays inconnu

Filmer le presque rien

C'est l'une des révélations du festival de Cannes. Venue du documentaire, elle réalise sa première fiction, s'inspirant d'un fait divers où l'étrangeté surgit de la banalité.

« Vous allez raconter tout ça ? Quelle horreur ! » Sur une pelouse cannoise (il y a deux semaines), Anne Villacèque, réalisatrice de *Petite Chérie*, l'un des fleurons de la Quinzaine des réalisateurs, s'affole de devoir parler d'elle et, pire, d'y parvenir avec autant d'aisance... Etre dans le champ, ce n'est pas son truc, à cette brune volubile : *« La visibilité actuelle des cinéastes, débutants compris, me paraît extravagante. Dans le documentaire, par exemple, on est beaucoup moins surexposé. On fait son métier, simplement. »*

Métier, c'est un mot auquel elle tient, un idéal qu'elle a poursuivi de Nîmes à Normale sup, de la philo à la Femis. *« J'ai commencé par être une assez mauvaise élève. J'ai raté mon bac une première fois. Mais quand je l'ai repassé, j'ai eu 20 en philo, en maths et en espagnol... Du coup, l'année suivante, j'étais en hypokhâgne au lycée Janson-de-Sailly, à Paris. Un cauchemar, car je débarquais de Nîmes avec mes ponchos. J'étais très baba cool... »*

Une fois normalienne, Anne Villacèque n'envisage plus rien d'autre que le *« beau métier de prof »*. Mais trois échecs consécutifs à l'agrégation de philo la découragent, et la replacent face à un désir longtemps refoulé... *« Intégrer la Femis m'a paru alors très facile,* dit-elle, *c'était tellement ce que j'avais envie de faire au fond de moi. »* En sortant de l'école – département réalisation –, elle choisit sans hésiter le documentaire.

Adepte du *« tout est dans tout »*, elle s'empresse de préciser que ses deux premiers documentaires, *Les Infortunes de la vertu* et *Trois Histoires d'amour de Vanessa*, tous deux diffusés par Arte, ressemblent beaucoup à des fictions : *« Je ne travaille pas sur des sujets de société, mais sur des sentiments, des petites émotions, et en filmant les gens comme des personnages. »* Et pourtant, *Petite Chérie* n'est pas le prolongement de cette démarche, mais bien un accident, une parenthèse : *« C'était à une période où mes projets de documentaires n'aboutissaient plus. J'ai décidé d'écrire quelque chose en attendant. »*

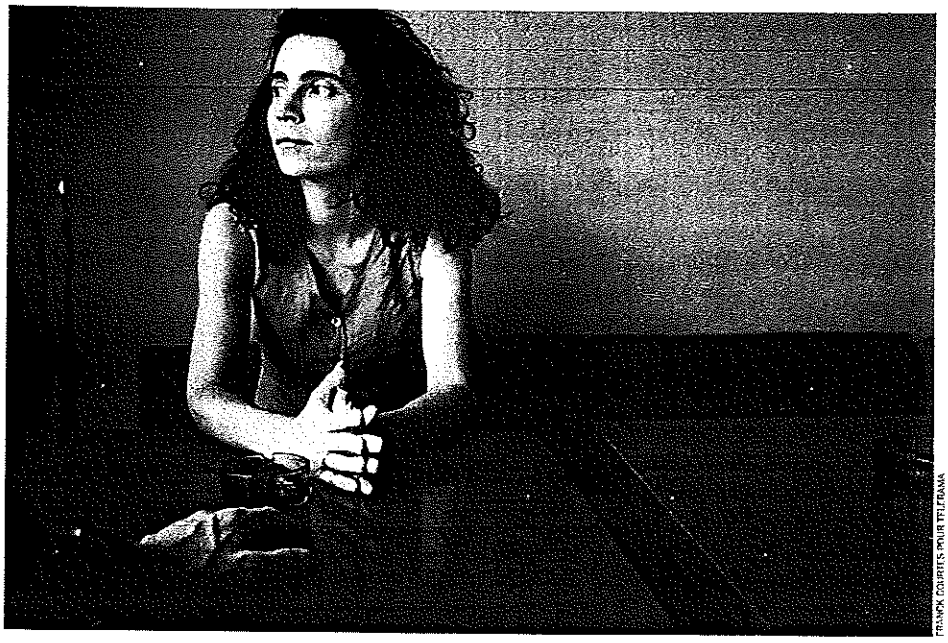
Avec sa coscénariste Elisabeth Barrière-Marquet, elle s'est inspirée d'un fait divers (survenu il y a plusieurs années) pour se défendre de cette *« tendance qu'on a à parler de soi sans arrêt »*. L'histoire fait froid dans le dos : un jeune homme prend le contrôle d'une famille en séduisant la fille unique, trentenaire, vierge et apparemment vulnérable. Jusqu'à ce que la sauvagerie éclate... Plutôt qu'à une vaine tentative de reconstitution, Anne Villacèque s'est attachée à travailler à partir de sa *« mémoire »* du fait divers. Mémoire sélective et fantasmatique, où la situation originale s'est imprégnée de ses *« côtés obscurs »*, voire de sa *« part la moins reluisante »*. Et tant pis si *« l'on attend de l'héroïne d'un premier film de femme qu'elle renvoie une image valorisante de la réalisatrice »*...

Restait à trouver un style. *« Je voulais faire un film où les gens ne sont pas tout le temps en train d'expliquer ce qu'ils pensent et ressentent »*, explique-t-elle. Suivez son regard. Et aussi : *« Echapper à cette peur du mauvais goût, à cette obsession de la nuance intelligente qui caractérisent tant de films français aujourd'hui. »* Et encore : *« Filmer la France comme un pays inconnu. Faire entendre le langage quotidien comme une langue étrangère. »* Lors des repérages à Orléans, Anne Villacèque avait donc un critère bien à elle pour choisir ses décors (tous naturels) : *« Dès qu'on trouvait un endroit qui avait l'air faux, banque, lotissement ou grand magasin, on le retenait. »*

Mais ce qui l'a vraiment *« débloquée »*, raconte-t-elle, c'est la découverte d'*Au loin s'en vont les nuages*, du Finlandais Kaurismäki : *« Devant cette simplicité, cette naïveté, ces scènes composées comme de petites vignettes, ces personnages presque muets, j'ai pris une décision radicale : supprimer la moitié des dialogues dans mon scénario... Je ne le regrette pas. En voyant débouler Patrick Préjean, dans le rôle du père, on s'attend forcément à un numéro. Eh bien non, il ne fait "rien". C'est plus fort comme ça, je crois. »* En effet. ●

Louis Guichard

Anne Villacèque voulait échapper à cette *« tendance qu'on a à parler de soi sans arrêt »*.



FRANCK COURTES POUR TÉLÉRAMA